

Dolomites 2016

Heureux qui, comme Cycliste, a fait un beau voyage...

La dolomite est un minéral carbonaté composé de calcium et de magnésium. Sa formule chimique est $\text{CaMg}(\text{CO}_3)_2$. Ce minéral riche de calcium et de magnésium dont l'élément majeur est la dolomie, roche des Dolomites, fut nommé en l'honneur du minéralogiste Déodat Gratet de Dolomieu (1750-1801), qui l'identifia et la différencia de la calcite.

À la demande générale (ou presque), je vous livre mes impressions sur le formidable séjour dans les Dolomites que nous venons de vivre. Il s'agit d'un compte rendu tout à fait subjectif et quelque peu décalé. Pour ce qui est des faits et des chiffres, nous nous en remettons à Gérard. Personnellement, même si mon compteur me donne nombre d'indications chiffrées, que je ne peux pas ignorer, mon intérêt et mon plaisir se situent ailleurs : pour l'essentiel, dans la découverte et dans le partage. Sur ce double plan, nous avons été servis : grandioses, exceptionnels, sublimes, les paysages des Dolomites, et chaleureuse, aimable, cordiale, l'ambiance au sein de la petite communauté que nous avons formée. Pas le moindre incident sur la route et nulle bisbille à l'hôtel : une semaine parfaite. Ou presque parfaite : les deux points noirs, et la couleur s'impose dans les deux cas, ce furent les tunnels et les motards. J'y reviendrai. En attendant, amusons-nous à décrire les mœurs de la tribu VVV, avec un peu de recul et une pincée d'ironie, mais avec toute la sympathie que cette tribu inspire.

Ce qui avait déjà fait mon étonnement il y a deux ans (séjour en Ardèche et traversée des Alpes), c'est l'organisation qui préside aux parcours cyclistes et aux trajets en voiture, et plus précisément ces pique-niques volants qui sont d'un grand confort pour les valeureux rouleurs mais qui supposent en amont que de bonnes âmes se démènent pour les achats, les préparations, les déplacements et les rendez-vous. Le dévouement de Brigitte n'est un mystère pour personne, le zèle de notre cantinière en chef, qui fut assistée au mieux par la néophyte Dominique, et épisodiquement par la novice Édith. Que des dames, me direz-vous, comme c'est étrange... Heureusement que la dernière nommée est tout aussi cycliste que les messieurs, sinon on avait droit à un partage des tâches tout ce qu'il y a de traditionnel. On en fut tout de même très près. Moi qui fais la cuisine depuis toujours et quotidiennement, je redis que je m'étonne, pensant bêtement que ces grands sportifs qui ne sont plus des enfants pourraient se débrouiller par eux-mêmes, en se bourrant les poches de victuailles, ou en se faisant parfois un resto rapide, ou en se contentant d'un ravitaillement léger, qui ne réclame nulle préparation. Ou encore en se dévouant tour à tour pour prendre en charge les pique-niques volants... Horreur ! Provocation ! C'est si bon de rouler tous les jours et d'être gâtés par les dames, et si rassurant de penser qu'elles ne vivent bien que dans le dévouement. Certains prétendent, je l'entends d'ici, que cela se vérifie parfois... Allez savoir. N'empêche que quand les femmes se mettront sérieusement au vélo, et pourquoi pas au vélo à assistance

électrique, il faudra bien que les machos pédaleurs se débrouillent tout seuls. Tremblez, camarades, finie la becquée !

Ce qui m'a également frappé à nouveau, c'est l'esprit de performance qui anime durablement les vieilles tiges. Avaler les kilomètres, et plus encore, dans le cas présent, empiler les mètres d'ascension, ajouter un passo à un autre passo, pimenter un 10% de pente par un petit coup de 15-16%, c'est le moins que puisse faire un VVV qui se respecte. En remettre, en rajouter, se gaver « d'options plus », c'est le programme minimum. Soyons clairs, il y a ceux pour qui en faire trop est à peine suffisant, et ceux pour qui en faire moins est déjà un peu trop. Une question de ressources inégales, de données physiologiques, et pas seulement de volonté. Une question aussi, parfois, de vision du vélo : ne pas rouler pour exercer sa force, pour faire un temps ou une place, mais pour le pur plaisir d'avancer, de s'élever, de s'imprégner du paysage, virage après virage, effort après effort. Il se peut qu'être doté de moyens modestes (comme c'est mon cas) favorise cette vision hédoniste du vélo : juste compensation, on est moins costaud et donc plus enclin à donner un sens autre que sportif à la pratique du pédalage. En montagne, c'est particulièrement gratifiant : on en bave parfois, ou souvent, mais on a tout son temps pour savourer, observer, incorporer l'indicible beauté des lieux. Pour moi, découvrir les Dolomites aura été un permanent exercice d'admiration. Au sommet des cols, dans telle ou telle vallée, j'aurais aimé prendre davantage encore le temps de l'émerveillement.

Il n'est pas aisé de trouver les mots pour saisir la beauté très particulière de ce massif montagneux. J'ai souvent eu l'impression de n'avoir rien vu de comparable, ni dans les Vosges, bien sûr, ni dans le Massif central, ni même dans les Alpes ou les Pyrénées. Le charme propre des Dolomites tient à la manière dont les pentes boisées ou herbues sont surmontées de hautes falaises rocheuses, nues, verticales, déchiquetées, crevassées, sur lesquelles la lumière se réfléchit en d'incessantes variations, à travers mille nuances, du blanc pur au gris bleuté. Ces falaises, ces hauts pans de pierres cristallines, ont le bon goût de s'offrir partout au regard, depuis le fond des vallées, à la faveur des ascensions ou des descentes, de même que dans la proximité des sommets. Depuis ces sommets, comble du bonheur, se découvrent de formidables panoramas, tout un étagement de parois hachurées, de grands cirques rocheux, de plongées vers les terres inférieures, d'élans vers la ligne brisée des plus hauts pics, où s'accrochent parfois des lambeaux de nuages translucides. Le jeu de la lumière et des ombres sur ces reliefs tourmentés parachève la splendeur des lieux. On parle parfois d'une « beauté à couper le souffle » : l'expression n'a jamais été mieux justifiée que pour des cyclistes s'ébrouant dans les Dolomites !

Venons-en à la confrérie des valeureux pédaleurs, les costauds et les modestes, les forçats et les dilettantes, les boulimiques et les sages. Ils m'ont épaté, je peux bien le confesser, les quatre « optionnaires » systématiques, ceux qui chaque jour ont opté pour le menu complet, col dur plus col très dur, au singulier ou au pluriel.

De la part de Bernard Simon, rien d'étonnant : lui, il est par excellence le Chasseur de cols, le cumulard de sommets, année après année il complète sa collection de trophées, il se fait prendre en photo sur les cîmes, il cherche davantage la nouveauté que la répétition (raison pour laquelle il s'est dispensé du passo San Pellegrino, du déjà-vu déjà-grimpé). Bernard le Montagnard pédale avec une calme conviction, sûr de lui mais sans esbroufe, convaincu que même quand la pente est raide, il passera, à sa main, sans se plaindre ni exulter. Il peut concéder que certains cols sont redoutables, comme le bien nommé passo Duran (le col dur dur) ou le Fedaia (le col des Fadas), mais il aime penser que beaucoup d'entre eux sont « faciles ». Facile, le Stelvio, par exemple ! Si j'avais su, je l'aurais monté les doigts dans le nez, celui-là ; avec Patrick, on s'était promis d'y « lâcher les chevaux », mais le problème est qu'on ne les a pas trouvés, les chevaux... « C'te connerie », qu'il dirait, le Nanard grimpeur, avec son air faussement bougon et sa gouaille réjouissante. Il ne faut pas s'y tromper, il est comme ça, « Oui-oui-non-non », il ne cache pas son jeu, mais c'est à nous d'en comprendre les règles. Ajoutons qu'il a alimenté avec talent quelques-unes des grosses rigolades qui ont agrémenté les repas du soir.

L'autre Verdunois, Alain Collinet, je le connaissais moins, j'avais pu pourtant apprécier déjà sa bonne humeur et son sens de l'organisation lors de la sortie VVV de Longuyon. Alain, qui a un sens du col inné (désolé), c'est la Puissance tranquille, il a de la force à revendre, il donne l'impression que ses réserves sont inépuisables (comme sa très appréciée mirabelle, la désormais célèbre collinette ?). Ce n'est pas qu'il cherche à en faire plus, mais en faire beaucoup lui est naturel, ce qui ne l'empêche pas de lever la tête, de prendre des photos au cours des ascensions, et même de guetter la bonne lumière. Il a la chance de pouvoir conjuguer la performance et le plaisir, l'effort sportif et la curiosité. Si l'on ajoute qu'il est terriblement sympathique, cela donne envie de lui tenir compagnie lors des ascensions... et c'est là que le bât blesse, il faut parvenir à le suivre, un privilège réservé à quelques-uns. Moi, c'est surtout quand j'étais sur le bord de la route, lors de mes jours de repos, que j'ai pu constater l'efficacité de son coup de pédale. Il a bien de l'allant, Alain. Et voici qu'on apprend qu'il a gagné une course à son retour des Dolomites ! À son âge... mais j'y pense, ce gaillard, c'était le jeunot de la bande, le junior, un gamin de 56 balais... tout s'explique. N'oublions pas non plus que ce grand bavard s'est infligé naguère un stage de 10 jours de silence : c'est donc un homme de défi, d'autant que tenir sa langue doit être beaucoup plus difficile que d'enfiler un passo après l'autre.

Parmi les privilégiés qui peuvent rouler dans la roue du gosse, il y a Dominique Perret, que j'avais surnommé le « Cabri des Alpes », son format modeste ne l'empêchant pas, au contraire, de sauter de col en col. Désormais, je le vois comme le « Ludion des Dolomites », vu que sans cesse il monte et il descend, sensible comme pas un à la pression de l'air et au rythme pression-dépression. Vous le mettez dans sa bulle, et invariablement il monte, descend, remonte et redescend, moulinant comme un damné. Une manière de mouvement perpétuel. Pour lui, une « journée normale » (je le cite), c'est une journée entière de vélo ; la demi-journée, c'est bon pour « les sportifs de salon » (je le cite encore) – moi, avec mes deux jours pleins de repos, je suis donc moins qu'un sportif de salon, une sorte de traîne-savate. Il n'en a jamais assez, le Ludion, sur un mode quasi intégriste : « on est là pour faire du vélo » (autre citation), et pas pour peigner la girafe ou s'extasier sur les paysages. Il m'étonne un peu, je le confesse. Je l'ai vu foncer tête baissée dans les premiers mètres de la descente du passo Sella, alors que le panorama qui s'offrait était plus sublime que jamais (je n'avais qu'une envie, faire une vraie pause, lever la tête, jouir de ce moment magique). Quel est le ressort de cette passion ? J'ai songé en l'observant à une formule inventée par l'un des écrivains dont j'ai beaucoup fréquenté les œuvres, Louis Aragon, formule destinée à rendre compte du « goût de l'absolu » : il est des hommes pour qui « rien n'est jamais assez quelque chose »... Ce n'est jamais suffisant, il faut recommencer, chercher au-delà, s'efforcer toujours, indéfiniment. Un col en cache toujours un autre. Remettez-moi un petit Falzarego (le col du falzar n'est pourtant pas une pantalonnade), et ajoutez-y une pincée de passo Valles (un peu moins dansant que le paso doble). C'est ainsi. À chacun son jeu, et « ludion » est de la même famille que ludique : de même qu'il faut imaginer Sisyphe heureux (disait Albert Camus), imaginons que le Ludion s'amuse à n'être jamais rassasié.

Le quatrième de la petite bande des optionnaires, c'est Bernard Guérard, dont j'ai eu plaisir à faire la connaissance. Un costaud, lui aussi, aussi fortiche que discret, et serviable (il s'est chargé du transport de ma bécane). Pas de forfanterie chez lui, une vraie humilité, puisqu'il a reconnu n'avoir rien gravi d'aussi dur que les Trois Cimes – le sommet à péage que nous n'avons pu, hélas, atteindre en voiture, Dominique N. et moi. Comme Alain, il se frise la moustache là où moi je me contente d'avancer, il avale l'asphalte comme moi la polenta, sans jamais frôler l'indigestion. Avec ses freins à disque, il assure autant en descente qu'en montée, et là aussi je suis condamné à voir s'éloigner sa roue arrière. Impressionnant, faut s'incliner. Compagnon d'Édith, il a aussi veillé à respecter la différence de leurs forces.

Parmi les sept autres acteurs, quelques-uns ont pris des portions d'option, et l'ont parfois regretté, je crois. Sûr qu'un grimpeur aussi talentueux que Francis Roch aurait pu prendre une plus grande part de ces options, mais manifestement il a préféré faire l'économie de ses forces et mieux profiter du séjour. Lui, il roule et il grimpe avec le sourire, son sens de

l'humour ne le quitte pas, qu'il soit dans le dur des pentes ou dans le confort du jacuzzi. Un cycliste et un homme éminemment fréquentable. La preuve, c'est qu'il est fréquenté : le couple qu'il forme avec Jean-Michel Nicolas, le Toubib décoiffant, ne laisse pas d'étonner. Ce sont deux frères souvent parés de la même tunique, aux allures assez semblables, l'un plus émacié (un mixte de Don Quichotte et de Fausto Coppi), l'autre plus fort en torse (un peu Anquetil, fameux noceur, un brin Dalai-Lama, cherchez l'erreur). En fait, je soupçonne le Toubib d'être un descendant de moine rabelaisien, alors que Francis Roc d'azur doit être né non dans les choux mais entre un pont et une chaussée. Ce sont là bons compagnons, « grands buveurs et vérolés très illustres » (disait maître François Rabelais), aussi forts sur la gaudriole que réservés sur la pédale (et qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit). Aimer rire, c'est une grande qualité, et plus grande encore quand on est capable de rire de soi. Qu'ils soient remerciés d'avoir le plus souvent roulé avec les modestes.

Avant d'évoquer ces derniers, un mot sur le régional de l'étape, le Jean-Marie aux origines italiennes, le Salvestrin de la Péninsule. Lui, il est assez difficile de le suivre, puisque tantôt il musarde à l'arrière, et tantôt il fonce à l'avant. Son truc c'était de me demander, depuis quelque temps déjà, si j'étais « prêt pour les Dolomites » : à l'évidence, je l'étais, sous condition de ne pas commettre d'excès de vitesse et de prendre des jours de repos (un jour sur trois, pour être précis). Mais lui ? Inconstant, malgré l'impressionnante mallette de drogues diverses qu'il transporte avec lui. Difficile de trouver le bon dosage. De mêler les micro-doses et les compléments alimentaires. Parfois en pleine forme, parfois à la rue, le Mabuse des VVV, le singulier docteur Pansement. Il se reproche de n'avoir pas eu la sagesse des vétérans avisés, et on ne saurait lui donner tort. Il a eu tellement la trouille d'en terminer avec le Stelvio à la tombée de la nuit qu'il ne nous a pas attendus, le bougre, trop heureux de ne pas se faire rattraper par les cyclotouristes et les unijambistes. On lui pardonnera de penser parfois à lui-même plutôt qu'aux autres, puisqu'il sait aussi se montrer rouleur solidaire et joyeux convive.

Mon compagnon de bonne et de moins bonne fortune, ce fut, comme en Lorraine, le discret Patrick Nicolas, dit « Patou des Corbières », un bon randonneur qui jamais ne se la pète, dur au mal, obstiné, boulimique parfois (il a roulé tous les jours, lui) ; un ami avec lequel il est permis de parler d'autre chose que de vélo, même quand nous le chevauchons de conserve, le vélo, et qu'on se plaît à évoquer l'air du temps. On aime rouler à notre rythme et échanger, tranquilles, sereins, ou à la peine. On aurait aimé franchir la ligne ensemble en haut du Stelvio, on y a presque réussi, mais lui ne pouvait accélérer dans le dernier kilomètre, et moi je ne pouvais baisser de rythme de crainte de perdre l'équilibre. Le Patou, il s'est également régalé de paysages, de variations lumineuses, de perspectives grandioses ; il n'aime pas le vélo que pour le vélo. Il a eu la chance, en outre, d'être bichonné par Dominique, son

épouse très attentionnée. Une forme de dopage conjugal, tout à fait licite, et enviable. Mais un tracas que nous partageons tous les deux (je parle de Patrick), c'est celui du mauvais sommeil. C'est fou ce dont nous aurions été capables si Morphée nous avait bercés toutes les nuits ! On aurait mis la misère aux cadors, on aurait eu la niaque et la sève, la selva di Cadore.

Un mot sur notre unique cycliste féminine, Édith Angel, le bon ange des Dolomites, que je ne connaissais pas du tout : jamais pressée, Édith, mais terriblement obstinée et efficace, capable de gravir les pires raidards, les cols interminables et pentus, calmement, à son rythme, en toute simplicité. Il est clair qu'Édith n'est pas dupe des exploits dont se vantent les garçons, de leur propension à se comparer, et à se tirer la bourre. Elle sait qu'il y a là une forme de vanité, et elle préfère en sourire. Je crois savoir qu'elle fait des expériences de laboratoire sur le cerveau des rats : nul doute que cela doit lui servir pour observer les agissements de l'espèce pédalante. Pour ne pas les faire trop attendre, les cyclistes mâles, elle a eu la délicatesse de souvent partir avant l'heure. Mais j'ai pu me rendre compte que la rattraper n'était pas une mince affaire. On aurait pu, à l'arrière, faire la route ensemble. Si son exemple pouvait faire des émules, je serais le premier à m'en réjouir. Les dames sont si rares parmi les VVV, n'est-ce pas Élisabeth ? Une ambiance un peu moins macho, un peu moins bravache, je suis preneur.

Que dire, enfin, de l'inusable Gérard Regrigny, le vénérable doyen (74 ans), le grand organisateur ? Et que lui dire à lui sinon merci ? Avant toute chose, merci. Merci de nous avoir fait découvrir ces prodigieuses Dolomites, et d'avoir réglé par le menu le programme des randonnées, en veillant à satisfaire chacun, les costauds preneurs d'options et les escaladeurs moins téméraires. Il est probable que sans son initiative plusieurs d'entre nous seraient passés à côté de quelque chose de grand. Quant à Gégé cycliste, il n'en finit pas de me surprendre : quand je le sens en difficulté, que je l'entends ahaner, gémir et s'encourager, la pensée m'effleure qu'il va mettre pied à terre, qu'il va se montrer raisonnable. Et j'en suis pour mes frais. Gégé ne renonce jamais, et quand il annonce qu'il s'arrêtera avant le sommet dans la montée des Trois Cimes, que croyez-vous qu'il fasse sinon se hisser jusqu'en haut ? J'en viens à douter qu'il soit parfois fatigué, sa résistance est un mystère. Gérard est un homme de défi, il se peut que chaque jour il se lance à lui-même un pari, et que perdre un pari n'entre pas dans son vocabulaire. Il m'arrive de penser qu'il en fait trop, et qu'il sous-estime la difficulté, sinon pour lui-même, du moins pour ceux qui participent aux sorties des VVV. À ce sujet, on s'en tous bien tirés, mais que la journée du retour fut lourde et fatigante ! Gravier le Stelvio à vélo entre deux longs trajets en voiture, c'était une pure folie. Certes faisable, puisqu'on l'a fait. Mais raisonnable, non. « Raisonnable » ne fait pas non plus partie du vocabulaire de notre grand Gégé. Mais qui sait, l'âge venant ...

Je ne peux pas conclure, même si ce petit mot est déjà fort long (j'en vois plusieurs qui ont décroché depuis longtemps), sans revenir sur les deux points noirs mentionnés plus haut, les tunnels et les motards. Le premier tunnel, celui de Cencenighe, a été une horreur. Je ne comprends toujours pas pourquoi personne n'en avait mentionné l'existence ni le danger : informés, nous aurions pu ôter nos lunettes de soleil (c'était bien le moins), prévoir de l'éclairage à l'avant et à l'arrière du groupe, des bandes fluo pour être un tant soit peu visibles, et affronter le Moloch en connaissance de cause. Se mouvoir dans une quasi-obscurité et un vacarme plus qu'assourdissant, être frôlés par les voitures, prendre garde à ne pas heurter le trottoir sur notre droite, tout cela a généré un stress intense chez chacun d'entre nous (quelqu'un prétend le contraire ?). Et on ne m'ôtera pas de l'idée que nous nous sommes mis en danger. À défaut de pouvoir les éviter, les tunnels, on peut s'y préparer. Avec celui de Caprile, pourtant bien plus court, et dans le sens descendant, j'ai pu mesurer le degré de perturbation sensorielle que le noir et le vacarme peuvent produire : j'ai failli percuter Gérard, qui allait de droite et de gauche et qui a dû s'arrêter brutalement, tandis que moi-même je me sentais complètement désorienté. D'autres ont témoigné du même phénomène.

Quant aux motards, si je ne me retenais pas, ce serait un massacre. Je me contenterai de dire que ma détestation de l'espèce pétaradante s'est richement nourrie... Je n'éprouve aucune indulgence envers les gras du bide bardés de cuir, les sacs à bière casqués et bottés, les fauteurs de bruits cauchemardesques, la horde sauvage des pollueurs. Autant le vélo est doux, fraternel, pacifique, autant la moto est barbare, agressive et primaire. Il ne leur suffit pas d'être là, à nous gâcher le plaisir et à faire injure au silence, il faut aussi qu'ils nous frôlent, les nouveaux barbares, qu'ils remettent les gaz quand ils nous dépassent, qu'ils nous terrorisent à force de nous mettre la pression. Les salopards, ils ne nous lâchent pas, ils nous font trembler, ils piétinent la beauté, ils sont lourds, ils insistent, leur présence est en soi une forme d'arrogance, ils piétinent nos plates-bandes, ils nous envahissent, ils sont partout... Pour un peu, ils me rendraient parano, et ils me dissuaderaient de revenir un jour dans les Dolomites. Mais ce serait donner raison aux terroristes. Militons, camarades, pour leur interdire certains jours de la semaine, pour leur imposer des silencieux, pour promouvoir le solex et le vélo électrique !

Alain, excuse-moi, toi qui m'as dit céder parfois aux joies de la moto, il fallait que ça sorte. Et puis, je ne te crois pas, toi, tu es un cycliste émérite, un vrai, tout le contraire d'un barbare.

Comme vous avez tous et toutes contribué à la réussite de ce mémorable séjour, je termine en remerciant chacun de la part qu'il ou elle y a prise, et pour son indulgence envers le rédacteur de ce compte rendu.

Reynald